

**J'AI
LU** LEUR AVENTURE

les pavés de l'enfer

Dominique PONCHARDIER



A Asq, dans le Nord, à la suite du sabotage d'un train de S.S., pourtant sans effets mortels pour eux, les Allemands venaient de fusiller allégrement à tort et à travers tous les hommes qui leur étaient tombés sous la main.

Thibierge nous avait apporté, dare-dare, cette nouvelle. Thibierge était terriblement sourd. Il tenait du professeur de piano et du professeur de mathématiques. Ce chef de groupe consciencieux avait tous les courages, y compris celui de se fatiguer — qui est le plus rare. Il n'hésitait pas à faire des cinquantaines de kilomètres en vélo et, pourtant, il n'était plus tout jeune.

Je répétais la question de Pierre parce que Thibierge n'avait pas bien saisi :

— Où as-tu eu ça ?

— Mais ça s'est passé hier soir.

— Sûr ?

— Rigoureusement sûr. Un témoin visuel de premier ordre.

Dans la matinée, Zloti, le patron du réseau « Ali-bi » nous envoya un de ses adjoints. Lui aussi venait d'entendre parler de l'affaire. C'était tellement gros qu'on aurait dit un bobard. Il nous fallut bien en croire nos oreilles puisqu'un homme du groupe M.A.1, arrivé en même temps, nous expliqua qu'il venait d'y perdre un de ses parents.

— Vous comprenez, c'étaient des types qui venaient d'être relevés de Russie...

lemands étaient anxieux. C'est agaçant d'être poignardé de tous les côtés. Il y avait des hommes qui flanchaient au bluff et d'autres qui se raidissaient à l'allemande. Par endroits, les Géorgiens et les Allemands simplifiaient : ils faisaient le noir devant eux, ils liquidaient.

Il y avait dans cette levée de la France quelque chose d'absolument fou et de sublime : les types les plus dégoûtés recommençaient à croire en eux.

Dans le réseau Sosies, le cas typique fut le cas Denormandie. Le capitaine Denormandie avait réussi à prendre contact avec la division Leclerc. Il avait conduit des éléments de cette division dans des terrains qu'il connaissait pour les avoir travaillés pendant des années pour notre compte. Il allait devant, paré à être tué, et il fut tué. Avant de mourir, il eut cette phrase qu'il n'aurait peut-être pas dite au temps de l'occupation : « Je meurs pour que la France soit plus belle... »

Par rage de mourir glorieusement, on ne prenait plus guère de précautions. D'ailleurs, nous pouvions tous mourir. C'était sans importance dans ces premiers délires.

36

Par notre confrère Zloti, patron du réseau « Alibi », nous connûmes, dès le soir, le massacre d'Oradour-sur-Glane. Tôt le lendemain matin, Dumaine, qui arrivait de là-bas, nous confirma l'affaire point par point. Elle nous paraissait si énorme que nous ne pouvions y croire.

Vers 11 heures du matin, je rencontraï un de mes

amis, l'ancien journaliste Esmonet. Esmonet prit contact avec certains informateurs. A midi et demi nous avions tous les détails.

Ces messieurs s'étaient payé quelques heures exquises à fusiller et à faire brûler de bons villageois. Ces villageois occupaient un village dont le nom leur rappelait quelque chose. Ce n'était pas exactement le village qu'ils voulaient raser, mais qu'importe, c'est l'intention qui compte.

Les milieux miliciens eux-mêmes trouvaient cette erreur regrettable, et certains Allemands en étaient « désolés. » Mais peut-on retirer aux soldats les joies de la guerre ? Que diable, l'illustre bataillon méritait bien cette petite récompense.

Ce qu'il y a d'horrible dans le massacre d'Oradour-sur-Glane, c'est que la chose s'est passée sans méchanceté. L'ignoble besogne fut exécutée méthodiquement. Après avoir soigneusement ceinturé l'ensemble, on avait réuni le petit monde dans l'église. Ensuite, on y avait mis le feu. Bien entendu, ceux qui essayaient d'échapper aux flammes étaient fusillés. Où irait-on si les gens se mettaient à être indisciplinés ?

On racontait que l'incendie avait été alimenté par des produits combustibles entreposés dans l'église. Selon certaines explications, c'était la réunion de tous ces gens qui avait dégagé trop de chaleur, enflammant ainsi les produits combustibles... On avait assassiné les femmes avec le plus grand soin, parce que c'est bien connu, la femme c'est la perdition. Quant aux gosses, ça n'a l'air de rien, vous les laissez sortir et crac ! ils vous font un pied de nez. Ces petits Français sont bons pour l'échafaud. Heureusement que les Allemands sont vigilants et qu'ils savent être sévères jusqu'au bout.

C'est uniquement pour l'amour du travail bien fait qu'ils avaient supprimé les quelques types qui réussissaient à se faufiler par-ci par-là. Tant qu'à raser un village et à anéantir sa population, il faut le faire jusqu'au bout. On tue ou on ne tue pas.

Ah ! ils avaient passé une bien bonne journée, ces Allemands (ils ne savaient pas qu'il y avait quelques rescapés). Finalement, on peut dire que cette opération d'Oradour-sur-Glane fut ratée puisqu'il y eut ces quelques rescapés. Décidément, de nos jours, on ne peut plus compter sur de bons ouvriers.

L'affaire d'Oradour-sur-Glane coûta très cher aux Allemands parce qu'elle les éclaira d'une singulière lumière. Passe encore pour les massacres de l'Ukraine et de la Pologne, ces terres lointaines, mais en France, ça se voit un peu trop.

Dans les poches du chef de cette héroïque division, on devait trouver un petit carnet, un carnet de route. Ce carnet contenait des réflexions fort poétiques sur la beauté du paysage, sur la grandeur des combats, et sur l'éternel destin du « Deutschland über alles ». Il y avait aussi quelques petites réflexions sur les opérations dites de nettoyage. Celle d'Oradour-sur-Glane était soulignée. Elle l'avait intéressé. Il concluait que c'était une affaire réussie (il ne savait pas qu'il y avait une douzaine de rescapés).

La différence entre les soldats français et les soldats allemands, c'est que l'on peut commander n'importe quoi à des Allemands, mais qu'on ne peut commander n'importe quoi à des Français.

37

Le 6 juin 1944 commença pour nous, le travail de renseignement dans les arrières ennemis, ces arrières qui changeaient chaque jour de place et d'importance. Il fallait agir avec rapidité. J'étais mieux

placé que Pierre pour organiser des liaisons dans le nord de la France, au-dessus de la ligne Hendaye-Strasbourg. Mon action s'était concentrée dans cette zone. Bientôt, Pierre reçut l'ordre de préparer soigneusement des liaisons rapides dans le Midi ; il était clair, maintenant, qu'un autre débarquement aurait lieu là-bas (1).

Ce fut l'excellent Zloti, alias Chaubière, qui nous permit de doubler nos liaisons-radio dans le Midi. Détail amusant : Zloti, dont la personne contient je ne sais quoi d'éminemment clérical, avait son refuge dans un boxon de Marseille, que nous connaissions bien, nous aussi.

Pierre partit prendre un contact, en compagnie de Raoul. Raoul était un garagiste, marseillais de père et de mère. Il était de taille moyenne, trapu, haut en couleurs. Il avait cet accent marseillais qui ne fait vraiment pas sérieux. Mais Raoul n'était pas un bavard. C'était un type absolument et résolument brave. Il était doté de cette bravoure intelligente, raisonnable, qui fait l'homme efficace. Quand Raoul disait : « J'y serai ou je serai mort », on pouvait être sûr qu'il ne disait que la stricte vérité.

Depuis, j'ai connu plusieurs « Raoul » et d'autres Méditerranéens, Niçois, Saint-Tropéziens, Marseillais, Martiguais. Quand on me dit que ce sont des lâches, je me méfie parce que je les ai vus à l'ouvrage.

Raoul avait un caractère difficile. Il était susceptible comme un Corse, mais pour un ami, c'était un ami. Il nous était précieux par son expérience des hommes et il connaissait toutes les malices spécifiquement marseillaises pour tourner la règle. En particulier, il avait conçu une Simca V munie de la grande pancarte « Presse », et de tous les cachets de Vichy. Pierre et lui avaient bien entendu, le coupe-

(1) Lire dans la même collection : *Le débarquement de Provence*, par Jacques Robichon, A 53 ***.

nous l'avions emmené au « Couscous », à Saint-Denis. Là, dans une très fausse atmosphère orientale dansaient des Mauresques de Paris, accompagnées par un orchestre arabe qui faisait merveille dans des fandangos. Dans cette ambiance à la noix — au parfum de zone — il y avait une certaine langueur. Ces Mauresques nées à Paris (d'une marchande de légumes algérienne et d'un terrassier oranais de l'usine à gaz), cet Orient d'Utrillo dégageaient une poésie infiniment triste mais assez savoureuse. Tous jouaient leur jeu naïvement, comme s'ils avaient vraiment imité l'Orient. Oui, il y avait dans cette médiocrité, un tonus extraordinaire de dépaysement et de nostalgie arabe... Et lui, « Poète et Paysan », dans ce fandango aux relents de bitume, il avait immédiatement saisi la note *vraie* pour entrer dans l'émotion du lieu. Quand le morceau fut terminé, au milieu du silence général, il se leva et, avec beaucoup de grâce, en tapant des mains, il se mit à lancer d'une voix claironnante : « Trabadja la moukère. » Du premier coup il avait trouvé le *la*.

Aujourd'hui, au « Vieux Gaulois », Robert était en face de moi, il essayait ses lunettes parce que c'était son tic, il promettait du peu au jus pour ces « femmes qui pètent dans la soie » ; cette vision prometteuse n'étant pour lui qu'un symbole où il faisait entrer toutes les futures joies de la libération.

Si Robert était un type terrifiant de santé, un souci assombrissait cependant cet optimiste-né :

— Je suis assez inquiet pour Meige. Je voulais l'installer dans un autre pavillon de banlieue ; on n'a pas pu y rester ; je ne sais pas ce qui se passait, mais la réception était très mauvaise, et Londres ne nous entendait guère mieux.

Zloti avait posé son bras abîmé sur la table. Ce bras le tracassait. Il le tripotait tout le temps de sa bonne main. Il avait porté jusqu'alors un appareil orthopédique, mais comme il était recherché, cet appareil orthopédique le trahissait et il avait dû

l'ôter. Ce membre abîmé le fatiguait. De son accent cuivré des pays basques, il avait dit ce que nous pensions tous :

— C'est ridicule... ce pauvre type, nous le faisons pianoter des heures. Seulement, voilà, il faut que ça passe, et nous sommes absolument débordés.

Zloti, alias Chareaudeau, alias Chobières, chef d'un réseau très important parce que très technique, qui ne visait pas au prosélytisme mais bien à la concentration d'une unité de guerre, fut toujours pour les Ponchardier un très chic et très loyal camarade. Il faisait son métier comme un ingénieur. Il le possédait sur le bout du doigt. Il était exclusivement orienté du côté renseignement. Il ne recherchait pas l'action d'éclat, il faisait tranquillement son travail, soigneusement, silencieusement, sans cymbales. Très certainement, son unité fut une des toutes premières unités S.R. de cette guerre. Il ne visait pas à la bravoure et pourtant il fut l'un des rares qui ne cessèrent jamais. C'était un solide ; et son réseau « Alibi » (qui fonctionna pendant toute l'occupation), devait compter très peu de pertes.

Je ne savais pas si je devais lui demander des nouvelles de son père. Son père avait été arrêté. Zloti n'avait pas l'air de s'en faire davantage, mais nous savions, Pierre et moi, que ce coup l'avait durement sonné.

La pièce du bar était obscure, et dans l'ombre ne brillaient que les yeux vernis du nègre en bois : ce nègre était bâti comme Pierre.

Robert buvait copieusement, il sympathisait avec le vin blanc. Zloti économisait sa fine à l'eau et la mignonne secrétaire sirotait quelque doux apéritif. Pierre et moi, nous marchions à la cadence de la double fine à l'heure, ce qui était pour nous l'état de marche au ralenti.

Suspendue au plafond, une très antique bicyclette rappelait les prouesses de l'illustre Petit Breton, pendant qu'aux murs, d'athlétiques boxeurs défiaient les